—Qu'en dis-tu ? demanda petit père. Aimes-tu Nice ? . . .

—Pas du tout, répondit-elle.

—Pourtant on y vient de tous les points du monde ; c'est un paradis terrestre.

—Un paradis, répliqua-t-elle sans sourire, où il y a plus de démons que d'anges.

Il l'enveloppa de son regard doux caressant.

—T'aurait-on manqué de respect ? lui demanda-t-il.

Elle n'aurait pu articuler aucune accusation formelle contre la bande de viveurs et de rastaquouères qui fréquentaient Pauline Chartier.

Le comte répéta sa question en la précisant :

—Est-ce que ta mère recevrait des gens mal élevés qui t'auraient causé de la peine ? Dis-moi tout. Il ne faut rien cacher à petit père.

Il y a des choses obscures qu'une enfant devine sans pouvoir les expérimenter.

Et puis, Savinia avait le cœur trop bon pour exposer sa mère à des reproches.

—Mais non, répondit-elle, je t'assure

—Alors, qu'est-ce qui t'attriste ? Pourquoi as-tu pleuré, l'autre jour, en revenant de la distribution des prix ? . . .

Il fallait répondre.

Elle était encore bien embarrassée ; quelque chose lui disait qu'en révélant à petit père l'insulte dont elle avait été l'objet de la part d'une compagne jalouse de ses succès, elle lui causerait de la peine.

Mais ce secret lui pesait trop sur le cœur et elle s'en déchargea, toute tremblante, les yeux rougis par les larmes qu'elle retenait à grand-peine.

Nicolas Dourakine cacha, derrière un sourire forcé, le chagrin cette confiance lui faisait éprouver.

—Ne t'inquiète pas, dit-il, des petites méchancetés de tes camarades. Si, pour certaines raisons que tu n'es pas encore en âge de savoir, si je n'ai pu te donner mon nom, personne n'a pas le droit de te le reprocher. Si ce fait se renouvelait, nous en serions quittes pour te placer dans un autre pensionnat. Sois tranquille, ta directrice sera avertie et prendra des mesures en conséquence.

Il ajouta, sans penser qu'il ravivait en elle la blessure :

—Nous payons assez cher pour être respectés.

Savinia dut se contenter de l'explication.

On rentra sans plus parler de rien.

Heureuse de posséder petit père jusqu'à de ses vacances, Savinia, se laissa aller aux joies naïves de son âge.

La maison, d'ailleurs, était purgée de tous personnages suspects.

Nicolas Dourakine ne recevait presque personne.

Il faisait si froide mine aux importuns qu'ils n'osaient plus revenir.

Durant ce mois béni, il ne vivait que pour sa fille, et lorsque Pauline allait passer l'après-midi à Monte-Carlo, il ne lui en faisait aucun reproche.

Débarassé d'elle, il sortait en voiture découverte avec Savinia, et, pour lui complaire, la promenait en pleine campagne, loin du brouhaha de la ville ; ou bien il louait une barque, et tous deux, par les temps calmes, filaient en mer, sous le plein soleil de la côte d'azur.

Si la pluie les obligeait à rester à la maison, le père, excellent musicien et doué d'une puissante voix de basse, chantait ses mélodies favorites, accompagné tant bien que mal au piano par Savinia.

Ou encore ils lisaient ensemble, dans le même livre, des histoires de voyages, des aventures de terre et de mer.

Le doigt étendu sur la carte des pays parcourus par le narrateur, Nicolas Dourakine suivait pas à pas l'itinéraire.

Et comme lui-même avait beaucoup voyagé en son temps, il ajoutait au récit imprimé quelques souvenirs personnels.

Et Savi, s'extasiait, en l'écoutant comme un oracle.

Mais des lettres pressantes le rappelaient, il reprit son chemin de la Russie et Savinia rentra à son pensionnat où, comme si un mot d'ordre avait été donné, personne ne lui fit plus d'allusions.

Quant à Pauline, que ses amis de Monte-Carlo avaient surnommée la *Cosaque*, elle trouva encore moyen, l'année suivante, de faire vingt mille francs de dettes chez les usuriers de Nice ; mais ce fut la fin de son crédit, Nicolas Dourakine ayant déclaré à ces industriels qu'il ne répondrait plus de rien.

Le jeu l'avait prise tout entière, corps et âme.

Sa passion, effrénée jadis, s'était transformée peu à peu en une manie obsédante.

La Cosaque liardait maintenant sur ses enjeux, par crainte de manquer de munitions avant la fin de la semaine.

Elle se rendait chaque jour à Monte-Carlo, le bras droit chargé d'une sacoche de pièces de cent sous, qu'elle exposait selon une martingale qu'elle tenait d'un vieil Allemand, professeur de mathématiques.

Elle ne gagnait presque jamais et en accusait tous les saints du paradis et tous les diables de l'enfer.

La malheureuse s'était ruinée à tous points de vue.

Les émotions du jeu, l'angoisse des échéances, la peur du lende-

main, les fièvres, les insomnies avaient doublé pour elle le nombre des années.

Cette ancienne beauté de féerie n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Elle en avait tellement conscience qu'elle ne prenait aucun souci de sa toilette

Atteinte d'embonpoint précoce, son teint avait des reflets de cire flétrie.

Ses yeux bridés clignotaient continuellement.

Elle souffrait de douleurs intolérables dans les jambes et, pour les apaiser, se piquait à la morphine.

Ce fut à la table même de la roulette qu'elle fit la connaissance de Pelligrani.

Se trouvant décaquée malgré toute sa prudence, elle se disposait au départ, lorsque le rastaquouère, qui était en grande veine, lui offrit cent francs pour continuer la lutte.

La Cosaque n'était plus habituée à ses galanteries de sexe fort.

Elle en conçut une véritable estime pour le vieil étudiant, qui se donnait partout comme docteur en médecine de la Faculté de Paris.

Il s'en revinrent ensemble à Nice, et Pelligrani, dont le seul but avait été de se faufiler chez elle, parla si bien, qu'elle l'invita à venir prendre le thé le dimanche suivant.

L'intrigant avait aperçu, quelques jours auparavant, la Cosaque entrant à l'église avec sa fille.

Ébloui par la beauté de Savinia, il s'était enquis de leur demeure et de leur position sociale.

Il se croyait amoureux d'elle ; et il eut le bonheur de lui être présenté par sa mère.

Au bout d'un mois, n'ayant pu en obtenir un regard, il reconnut qu'il n'y avait rien à espérer dans cette ennuyeuse demeure.

Ce fut à cette époque que Nicolas Dourakine, venu pour passer huit jours à Nice, le consulta sur son asthme.

L'étudiant eut, comme il le dit à Jacques, la bonne fortune d'indiquer au comte un remède efficace, et il devint son ami.

Un moment, il conçut l'espoir d'épouser Savinia ; mais la jeune fille, avertie par petit père, ne cacha pas la répulsion que cet étranger lui inspirait.

Pelligrani n'insista pas et repartit pour Paris, emportant l'estime et la reconnaissance du comte.

Ce dernier n'avait plus qu'une idée : marier Savinia le plus tôt possible afin de la soustraire à la contagion de son entourage.

Mais, en dehors d'aventuriers tout prêts à accepter la dot et la fille pardessus le marché, il ne se présentait aucun parti honorable.

Le comte se désolait d'autant plus que Savinia, ayant terminé ses études, ne quittait plus sa mère qui la laissait seule dans cette villa interlope, pendant ses tournées à Monte-Carlo.

Une résolutions énergique s'imposait.

Nicolas Dourakine ne vit d'autre salut pour son enfant que de la conduire à Londres et de la placer dans une famille honorable, sous le prétexte de lui faire apprendre l'anglais.

Cette combinaison lui permettrait de gagner du temps.

Il partit pour Nice, en proie à une vive agitation.

Il apportait la rançon de l'enfant : vingt mille francs que Pauline Chartier ne manquerait pas de sacrifier à la roulette.

La Cosaque, chassée étrange, n'accepta pas ce marché aussi facilement qu'il l'avait espéré.

Malade, souvent alitée, elle appréciait le dévouement de sa fille et en usait sans scrupules . . .

La vue des billets de banque la décida.

Le comte lui remit la somme le soir même, sous conditions que, dès le lendemain, il emmènerait Savinia à Londres.

L'infortuné ne devait plus sortir vivant de la villa des Orangers.

Dans la nuit, il fut pris d'une crise d'asthme suivie d'une congestion qui le foudroya, sans lui laisser le temps de dire adieu à son enfant.

Savinia faillit succomber à l'excès de sa douleur. Elle n'eut même même pas la consolation de conduire petit père au champ du repos : des gens, munis de l'autorisation nécessaire, prirent possession du corps, le mirent dans un cercueil, le chargèrent en fourgon, le conduisirent à la gare, montèrent avec lui en wagon et le transportèrent à Odessa.

La Cosaque, frappée au cœur par ce dernier coup du destin, faillit trépasser dans la semaine.

Elle ne devait pas s'en relever.

L'anémie s'empara de son pauvre corps tant admire, jadis sous les feux électriques, aux apothéoses de la féerie.

Elle ne quittait le lit que pour la chaise longue.

La morphine dont elle ne pouvait plus se passer, et qui accélérât sa fin, lui procurait d'enivrantes hallucinations.

Chaque jour elle volait, en imagination, à Monte-Carlo, traversait d'un bond les espaces, venait, à son heure habituelle, prendre place à la sainte table, pontait encore, jusqu'à épuisement de la fameuse sacoche.

Parfois elle croyait gagner, et des cris de joie lui échappaient.